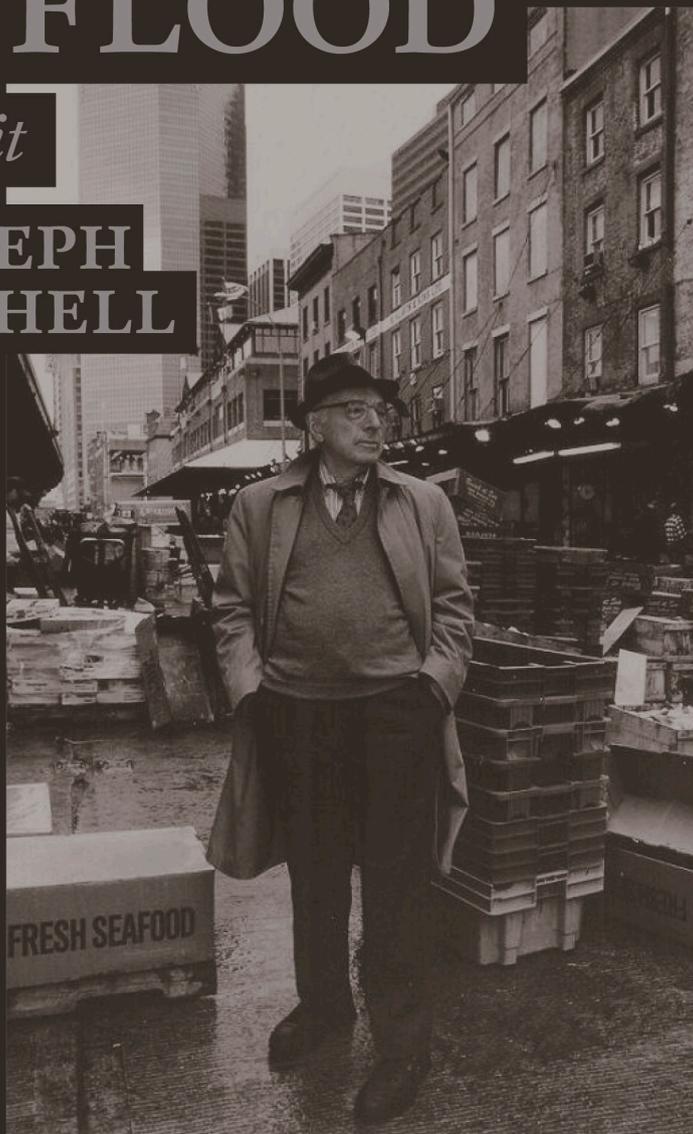


OLD M. FLOOD

Un récit

de JOSEPH
MITCHELL



OLD

Un
récit de *M.* Joseph
Mitchell

FLOOD

Titre original
Old Mr. Flood

Le livre a été publié pour la première fois en 1948 par Duell,
Sloan and Pearce, New York.

1944, 1945, 1946 by Joseph Mitchell

Photographie en couverture © James Hamilton

Photographies en rabats et p. 70-71 © John Ferrell,
« Homme ouvrant un coquillage au marché », mars 1942

Photographies pp. 10-11 et 37 © Gordon Parks,
Scènes du marché aux poissons de Fulton Street, mai 1943

Photographie p. 111 © Therese Mitchell / Courtesy the Estate
of Joseph Mitchell

La postface est extraite de *L'Homme aux portraits*.
Une vie de Joseph Mitchell par Thomas Kunkel,
publié aux Éditions du sous-sol en 2017,
© Thomas Kunkel, 2015, 2017

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2020,
pour la traduction française.

Conception graphique : gr20paris

ISBN : 978-2-36468-436-2

Old M. Flood

Traduction Lazare Bitoun

Joseph Mitchell

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

JOSEPH MITCHELL

(1908-1996)

Né en 1908 dans une ferme de tabac et de coton en Caroline du Nord, après de brèves études de médecine, Joseph Mitchell s'installe à New York en 1929 et devient reporter. D'abord pour le *World* et le *Herald Tribune*, puis le mythique *New Yorker*, magazine où il restera jusqu'à sa mort en 1996.

DU MÊME AUTEUR

Le Secret de Joe Gould, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sabine Porte, Autrement, 2013

Le Merveilleux Saloon de McSorley, traduit de l'anglais
(États-Unis) par Bernard Hoëpffner, Diaphanes, 2016

Street Life, traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Tizon, Trente-trois morceaux, 2016

Le Fond du Port, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lazare Bitoun, Éditions du sous-sol, 2017

Arrêtez de me casser les oreilles, traduit de l'anglais
(États-Unis) par Lazare Bitoun, Éditions du sous-sol, 2020

L'Homme aux Portraits. Une vie de Joseph Mitchell,
biographie de Thomas Kunkel, traduit de l'anglais
(États-Unis) par Michel Cordillot, Éditions du sous-sol, 2017

*LE CHARGEMENT
DE CE CAMION NE VOUS
ENCOMBRERA PLUS L'ESPRIT*

Ces chroniques où il est question de manger du poisson et de boire du whisky, mais aussi de mort et de renaissance, ont d'abord été publiées dans le *New Yorker*. M. Flood n'est pas quelqu'un de précis mais un composite de plusieurs hommes d'un certain âge qui travaillent ou passent le temps, ou ont travaillé ou passé le temps au marché aux poissons de Fulton Street. Je voulais que ces chroniques soient proches de la vérité plutôt que fidèles à des faits avérés, mais elles sont solidement ancrées dans la vie quotidienne du marché. Je dois des remerciements à la moitié de ceux qui travaillent dans ce quartier car ils m'ont aidé à moissonner les faits que je rapporte. En particulier les personnes suivantes :

Mme James Donald, propriétaire ; James Donald, barman en chef, et Gus Trein, gérant du Hartford House, 309, Pearl Street.

Louis Morino, propriétaire du Sloppy Louie's Restaurant, 92, South Street.

Drew Radel, président de l'Andrew Radel Oyster Company, South Norwalk, Connecticut.

Feu Amos Cheseboro, un des fondateurs de la société Cheseboro Brothers, Robbins & Graham, stalles 1, 2 et 3 du marché aux poissons de Fulton Street, ainsi que feu Matthew Graham, de la même entreprise. M. Cheseboro

Joseph Mitchell

est mort en décembre 1946, quelques semaines avant son quatre-vingt-treizième anniversaire.

Joe Cantalupo, président de la Cantalupo Carting Company, 140, Beekman Street. M. Cantalupo est collectionneur ; il accumule les gravures et les photographies anciennes des bâtiments et des immeubles du quartier du marché aux poissons et des environs. Sa société, fondée par son père Pasquale Cantalupo, balaie et lave à grande eau les allées du marché et s'occupe du ramassage des déchets – barils endommagés, caissettes, poissons invendables –, qui sont ensuite emportés jusqu'aux incinérateurs de la ville. Sur les camions de cette société, on peut lire :

*Le chargement de ce camion
Ne vous encombrera plus l'esprit*

F. Nelson Blount, président de la Narragansett Packing Company à Warren, Long Island. M. Blount est spécialisé dans la drague des palourdes noires.





LE VIEUX
M. FLOOD

Un Irlando-Écossais de ma connaissance, M. Hugh G. Flood, un homme de caractère autrefois à la tête d'une entreprise de démolition et qui est maintenant âgé de quatre-vingt-treize ans, dit souvent qu'il est bien déterminé à vivre jusqu'à l'après-midi du 17 juillet 1965, moment auquel il aura atteint l'âge de cent quinze ans. "Je ne demande pas grand-chose en ce bas monde, dit-il. Je veux juste arriver à l'âge de cent quinze ans. C'est tout." M. Flood est petit et un peu rabougri. Il a des yeux vifs de couleur bleu glacier et son visage rouge et osseux est toujours rasé de près. Il ressemble à quelqu'un de l'ancien temps. Il porte toujours un col dur bien haut, une chemise à rayures de couleur acidulée, un costume de serge et un chapeau melon. Une chaîne en argent barre le bas de son gilet. Il arbore toujours une fleur à son revers. Quand je suis dans le quartier du marché aux poissons de Fulton Street, je passe toujours au Hartford House, un hôtel proche des quais au 309, Pearl Street, où il occupe une chambre, afin de voir s'il est encore de ce monde.

Beaucoup de gens âgés se sont faits à l'idée de la mort et ont acquis un certain détachement ; M. Flood en est incapable. Et ce pour trois raisons. Premièrement, il aime beaucoup la vie. Deuxièmement, il descend d'une longue lignée de baptistes et il est hanté par la peur de l'au-delà ; il a notamment été renforcé dans cette idée par les descriptions du paradis que l'on trouve dans la Bible car elles sont à ses yeux aussi effrayantes que celles de l'enfer. "Je ne tiens pas vraiment à aller dans l'un ou l'autre de ces endroits", dit-il. Il est profondément croyant et lit chaque jour un chapitre de la Bible. Néanmoins, il ne va à l'église que le jour de Pâques. À cette occasion, il avale plusieurs verres de scotch en guise

Joseph Mitchell

de petit déjeuner, puis il prend un taxi pour se rendre à l'église baptiste de Chelsea. Pendant au moins une semaine après cela, il est sombre et garde le silence. "Je crains Dieu, et je crois au retour de Jésus-Christ après sa crucifixion et son élévation, mais un sermon par an me suffit, c'est tout ce que je suis capable de supporter." Troisièmement, c'est un théoricien de la nutrition – il se définit comme fruit-demérien – qui se sent obligé d'atteindre un âge hors du commun afin de prouver le bien-fondé de sa doctrine. Il est persuadé que la consommation de viande et de légumes diminue l'espérance de vie, et soutient que le poisson est la seule nourriture qui ait un sens pour l'homme, en particulier pour quiconque désire vivre jusqu'à cent quinze ans.

Aux yeux de M. Flood, la chair des poissons et des fruits de mer n'est pas seulement agréable au goût, c'est aussi un élixir. "Quand j'en ai fini avec un homard ou un de ces poulpes de la côte Ouest à la chair particulièrement tendre, j'ai l'impression de m'être abreuvé à une fontaine de jouvence", dit-il. Il se délecte de toutes sortes de produits de la mer, y compris les œufs d'oursin, les queues de poisson-ballon, les bigorneaux, les seiches et les grandes raies. Il apprécie particulièrement un plat que l'on servait autrefois à Boston pour le petit déjeuner – langues de raie frites, joues de raie et vessies natatoires, qui sont ces poches gélatineuses disposées le long de la colonne vertébrale de la raie. Plus un plat est inhabituel, plus il lui plaît. Il se sent supérieur aux autres quand il mange quelque chose dont la plupart des gens refusent de s'approcher. Mais il insiste pour que les préparations culinaires soient les plus simples possible. D'après lui, il n'y a que quatre restaurants de poisson qui vaillent la peine dans la ville : Sweet's et Libby's dans Fulton Street, Gage & Tollner's à Brooklyn et Lundy's à Sheepshead Bay – et même dans ces endroits-là, on rechigne à faire les choses très simplement, raison pour

Old M. Flood

laquelle il prend la plupart de ses repas chez Sloppy Louie Morino, un restaurant de South Street toujours plein à craquer et presque uniquement fréquenté par les grossistes de Fulton Market, le marché aux poissons qui est juste en face, de l'autre côté de la rue. Habituellement, quand il est prêt à déjeuner, Flood se rend à la stalle de l'un des principaux marchands de gros, qui est de ses amis, et fait le tour des paniers et des bacs pendant près d'une demi-heure. Il finit par choisir un poisson, ou une anguille, ou un crabe, ou une aile de raie ou ce qui lui paraît bien ce jour-là ; il l'achète et, sans même l'avoir emballé, l'emporte jusque chez Louie's, où il indique avec précision au chef comment il désire qu'on le lui prépare. M. Flood et le chef, un vieux Génois un peu bougon, sont très amis. "J'ai fait une véritable étude sur tous les chefs spécialisés dans le poisson, et j'en ai conclu que les meilleurs sont les Italiens d'un certain âge, affirme M. Flood. Viennent ensuite les hommes de couleur d'un âge avancé, puis les vieux Yankees désagréables, et enfin les vieux ivrognes irlandais. Il faut qu'ils soient vieux, car on a besoin de presque toute une vie pour apprendre à faire les choses simplement. Les fourneaux doivent eux aussi être vieux. Et si le cuisinier est un ivrogne, c'est encore mieux. Je ne pense pas qu'un abstinent puisse être capable de faire cuire du poisson correctement. Enfin, si c'est un vieil abstinent grognon et qu'en plus il chique, il y arrivera peut-être."

L'attitude de M. Flood envers les produits de la mer n'est pas totalement mystique. "Le poisson, dit-il, est la seule boustifaille sur laquelle les hommes de science n'ont pas réussi à mettre la main pour l'améliorer. Le flet que l'on mange aujourd'hui ne contient pas plus de ces satanées vitamines que le flet que votre arrière-arrière-grand-papa avait dans son assiette, et le goût est le même. Tout le reste a été amélioré et encore amélioré, et finalement tellement

amélioré que c'est devenu impropre à la consommation. Prenez l'œuf, par exemple. Quand j'étais petit, à Staten Island, les poules mangeaient de la poussière, des criquets, les restes des repas et tout ce qu'elles parvenaient à déterrer en grattant le sol ; à l'époque, une platée d'œufs brouillés était un pur délice. Puis les hommes de science ont mis au point un mélange spécial pour poules pondeuses à base de cônes de maïs et de babeurre, si bien qu'aujourd'hui, quand vous commandez des œufs brouillés, vous vous retrouvez avec une assiette de colle forte devant vous. Prenez les pommes. Dans le temps, on avait un certain plaisir à manger une pomme. Et puis les hommes de science s'en sont emparés et ont inventé un engrais chimique spécial pour pommiers : les pommes sont devenues plus grosses et plus rouges et plus brillantes et plus belles, mais elles n'ont plus aucun goût. Quant aux légumes, on les a tellement améliorés que c'est maintenant devenu du poison. Les deux tiers de la population ont des grenouilles dans le ventre, et ce n'est guère étonnant."

En dehors du pain et du beurre, des sauces, des oignons et des pommes de terre cuites au four, M. Flood n'a pour sa part que très rarement mangé autre chose que des produits de la mer depuis 1885, et il est en bonne forme. Pour un homme de plus de quatre-vingt-dix ans qui a travaillé dur dans le vent et la pluie depuis son enfance jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, ce n'est rien de moins qu'un phénomène ; il a encore toutes ses dents, entend bien, ne porte pas de lunettes, ne perd pas la tête, et son appétit est tel qu'immédiatement après le déjeuner il se demande ce qu'il va bien pouvoir manger pour son dîner. Il marche avec prudence et à petits pas, c'est vrai, mais sans canne tant qu'il n'y a pas de verglas sur les trottoirs. "Tout ce que je redoute, ce sont les accidents, disait-il récemment. Dans mon cas, un os brisé accélérerait sans doute les choses. En

Old M. Flood

dehors de cela, je ne me soucie guère de ma santé. Je suis immunisé contre les microbes habituels, et je n'attrape jamais de rhume ; j'en ai pas eu un seul depuis 1912. Et la seule raison pour laquelle je l'ai attrapé, celui-là, c'est que j'étais parti en bordée, qu'on était en hiver, et qu'il tombait des cordes cette nuit-là ; en plus, mes chaussures étaient fendillées de partout, elles laissaient passer toute cette humidité et j'ai perdu l'équilibre une ou deux fois, ce qui fait que je me suis retrouvé dans le caniveau, et puis à un moment donné je ne sais plus ce que j'ai fait de mon chapeau alors que j'étais allé chez le coiffeur me faire couper les cheveux, et je suis resté en plein courant d'air dans un bar pendant une heure ou plus et pendant tout ce temps-là il y avait à côté de moi un pauvre gars qui éternuait à plus pouvoir s'arrêter, et quand je suis rentré chez moi, j'ai grimpé comme un imbécile sur mon lit qui était à côté d'une fenêtre ouverte et là, j'ai tourné de l'œil avec tous mes vêtements mouillés sur moi, mes chaussures et tout le reste. Il faut aussi dire que j'avais passé la nuit d'avant assis dans un train et que j'avais pas fermé l'œil un seul instant, ce qui fait que le seuil de ma résistance était assez bas. Si le Bon Dieu pouvait juste Se décider à m'éviter les accidents, à faire en sorte que je tombe pas dans les escaliers, que les automobiles arrêtent de me foncer dessus dans le noir avec un bruit d'enfer, et que je me casse pas un os ou un autre, j'arriverai facile à cent quinze ans."

M. Flood ne pense pas beaucoup de bien des médecins et les tient toujours à distance. Il passe la plupart de ses soirées assis dans un des confortables fauteuils au dossier en barreaux de bois de la salle de bar du Hartford House, où il boit du scotch mélangé à de l'eau du robinet et se chamaille avec les autres clients ; et parfois, tard dans la nuit, il se met sans explication au brandy et se réveille le lendemain matin avec une terrible gueule de bois – il

appelle cela un “embrouillamini”. Ces jours-là, il se rend chez S.A. Brown, au 28, Fulton Street, une petite pharmacie fleurant bon le parfum, qui a ouvert à l’époque du second mandat de Thomas Jefferson et qui est spécialisée dans les fournitures pour les pharmacies de bord des bateaux de pêche. Là, il se procure un flacon de Potion du lendemain du docteur Brown, médication qui jouit d’une excellente réputation dans le marché aux poissons. Pour toutes ses autres indispositions, physiques ou mentales, il mange des huîtres crues. Un jour, dans la salle de bar du Hartford House, un des autres résidents de l’hôtel lui a dit : “Flood, j’ai fêté mon anniversaire la semaine dernière. Ça commence à faire un paquet d’années. Je ne vais pas encore rester bien longtemps en ce monde.

— Eh bien, moi si, crénom, a grogné en retour M. Flood avec colère. Je viens à peine de commencer.

— Je suis complètement patraque, lui a répondu le pauvre homme dans un soupir. Je vais aller voir mon docteur dans le haut de la ville.

— Oh, la ferme, grogna à nouveau M. Flood. Au diable ton docteur. Je vais te dire ce qu’il faut faire. Tu sors d’ici tout de suite, tu vas chez Libby’s et tu dis à l’écailler que tu veux quelques-unes de ses plus grosses huîtres. Tu ne t’assieds pas. Tu restes debout devant leur joli bar avec un dessus en marbre d’où tu peux voir le type les ouvrir d’un coup de couteau bien placé. Et tu lui dis que tu veux aussi boire le liquide qu’il y a dedans, comme ça, il les laisse dans la moitié de coquille qui est bien creuse pour que le liquide coule pas. Et vérifie bien qu’il te donne les plus grosses. Tu les prends tellement grosses qu’il faut que tu te renverses complètement en arrière pour les avaler, celles que dans les restaurants ils gardent pour la friture ou pour faire cuire à la vapeur ; Dieu leur pardonne, ils ne savent pas ce qu’ils perdent. Tu

Old M. Flood

demandes des Robbins Island, des Mattituck, des Cape Cod ou des Saddle Rock. Et va pas mettre de la sauce rouge dessus, leur sauce cocktail, c'est une cochonnerie, une vraie saleté. Tu demandes à l'écailler de te donner un citron, tu le tapotes un peu pour faire monter le jus et tu le presses sur ton huître. La première qu'il ouvre, tu la prends et tu la sens, comme tu ferais pour une rose, ou un verre de brandy. Cette odeur salée d'algues va t'éclaircir les esprits ; après ça, le sang circule mieux. Et ne te contente pas de six, vas-y doucement et prends-en quatre douzaines. Après ça, tu laisses au bonhomme un gros pourboire et tu vas t'acheter un bon cigare à cinquante *cents*, tu inclines ton chapeau sur le côté et tu vas te promener à Bowling Green. Regarde donc le ciel ! Il est pas bleu ? Et regarde un peu les filles avec leurs chaussures qui claquent sur l'allée quand elles passent devant toi avec leurs jolis petits pieds ! C'est pas les plus jolies filles que tu as jamais vues, les plus vives, les plus rebondies et les plus rieuses ? Tu n'as donc pas honte ne serait-ce que de penser à dépenser du bon argent en allant chez un satané docteur ? Et quand tu y seras, fais bien attention. Il se peut que tu te sentes tellement requinqué que tu vas aller taper dans le dos de gens que tu connais pas, ou donner des coups de pied à une veuve, ou t'en prendre à un flic, ou même sauter sur le hayon d'un camion qui passe pour te faire une petite balade à l'œil."

M. Flood a vendu son entreprise de démolition, la H. G. Flood Demolition & Salvage Co., Inc., une affaire prospère, en 1930, quand il avait quatre-vingts ans. Un an et demi plus tard, Mme Flood, sa deuxième femme, mourut. Immédiatement après l'enterrement, il quitta son appartement de Chelsea, mit son mobilier dans un garde-meubles et emménagea au Hartford, un hôtel qu'il

Joseph Mitchell

connaissait, qu'il aimait beaucoup depuis de nombreuses années, et qu'il considérait comme un endroit vraiment tranquille. "J'avais besoin de calme et de silence quand j'ai emménagé ici, me dit-il un jour. Ma femme, Dieu la bénisse, était une sainte. Elle était opposée à tout ce qui pouvait ressembler d'une manière ou d'une autre à du bon temps. À l'époque, si j'arrivais à la maison un peu chargé, elle me faisait ma fête. C'est pas qu'elle aurait levé la main sur moi. Elle restait juste debout derrière la porte et, la tête rejetée en arrière, elle braillait. Et elle y allait fort ; ça paraissait pas possible qu'une seule bouche humaine puisse faire autant de raffut. Il y avait des soirs où je pensais que mes tympanes allaient pas résister à tout ce boucan. Un jour, je lui ai dit : 'Mary, ma chérie, je remercie le ciel que tu sois pas une de ces femmes qui boivent. Si t'arrives à faire tout ce bruit sans avoir rien bu, pense un peu à ce que tu pourrais faire après un petit coup de gin.'"

Le Hartford est au coin sud-ouest du carrefour où se croisent Pearl Street, Ferry Street et Peck Slip, tout en bas de la vieille ville. La partie de la ligne de métro aérien de la Troisième Avenue qui mène à South Ferry passe juste devant, le long de Pearl Street. Le marché aux poissons est à deux rues de là en allant vers le sud, et le Swamp, le quartier des tanneurs, est à une rue de là en direction du nord. Les chambres vont de trois dollars cinquante à quatre dollars cinquante la semaine. M. Flood en a choisi une à quatre dollars cinquante, et il y est heureux. "Prenez un vieux veuf en retraite comme moi, dit-il, le meilleur endroit pour lui c'est un petit hôtel un peu à l'écart où il va se retrouver dans son élément, avec des gens un peu rustiques. J'ai une fille de mon premier mariage, elle est mariée, et elle m'a supplié d'aller m'installer chez elle. Dieu merci, j'en ai rien fait. Voilà ce que je lui ai dit :

Old M. Flood

avons fait connaissance avec M. Flood lorsqu'il est apparu pour la première fois dans les pages du *New Yorker*, nous avons du mal à accepter cette dimension plurielle. Par sa personne et ses pensées philosophiques, par ses déclarations et par chacune des dimensions de sa vie, le vieux M. Flood restera un et indivisible.”

De nos jours, il est parfois fait référence au M. Flood de Mitchell pour le critiquer, généralement quand des cas d'affabulation journalistique viennent défrayer la chronique à l'instar de ceux de Jayson Blair ou de Stephen Glass. Et les critiques seraient encore plus nombreuses si les gens savaient que Cockeye Johnny Nikanov était lui aussi une invention de Mitchell. Mais est-il vraiment juste de comparer certaines pratiques actuelles avec les supercheries de ce dernier sans prendre en compte ce qui se faisait à l'époque ? Ce serait notamment oublier une autre différence de taille entre M. Flood et les inventions de certains journalistes d'aujourd'hui : Blair, Glass et leurs semblables ont sciemment cherché à tromper tout à la fois leurs lecteurs et leur rédacteur en chef, tandis que celui de Mitchell avait bel et bien été mis dans la confiance et l'avait encouragé dans cette voie.

Il faut surtout garder à l'esprit que Mitchell a réussi à produire une véritable œuvre littéraire. Pour Philip Hamburger, la dimension autobiographique de M. Flood en faisait une création relevant de la “fiction de tout premier ordre”. Mitchell “s'est fictivement projeté dans la vieillesse et, au bout du compte, il est indéniable qu'on tient là un chef-d'œuvre. À mon avis, qu'un M. Flood ait ou non existé ne fait pas une grande différence. De la même façon que cela ne fait aucune différence que Nicholas Nickleby ou David Copperfield aient ou non existé.”

TABLE DES MATIÈRES

Le chargement de ce camion ne vous encombrera plus l'esprit.....	07
Le vieux M. Flood.....	12
Les palourdes noires.....	38
L'anniversaire de M. Flood.....	72
<i>Postface</i>	112